

Le ventre du *Personne*

Carl-Keven Korb

Numéro 155, automne 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Korb, C.-K. (2017). Le ventre du *Personne*. *Moebius*, (155), 73–83.

LE VENTRE DU PERSONNE¹

Carl-Keven Korb

Par nuit de scotch nuit noire et rose Marlon soûl comme un singe en hiver se tenait chancelant sur le parapet du pont vert et rouille il souriait et souriait il balançait ses dernières piastres dans la brise les regardait s'abîmer fendre les flots en silence il lui poussait des rires partout à l'intérieur aux endroits des derniers désirs et juste en face le Vieux-Port le centre-ville tonnait cris et lumières c'était jour de foire jour de fête Marlon bouillait Marlon grinçait de toutes ses dents couvait des hymnes aux cieux et aux ruelles il ne savait plus comment dire ni faire la colère la rage qui palpitait dans son crâne et ses poings combien de vies usées immobile enfoui dans la jungle des autres à passer au ras des falaises en raclant la gravelle à cent à l'heure dans le smog de ses rêves à désirer l'aube fermer les yeux lâcher le volant sacrer aux étoiles et attendre, attendre qui, attendre quoi, Marlon se sentait arraché de lui et de rien, Marlon était fatigué, Marlon sauta.

1. Cette nouvelle est née du texte « Marlon et la mer », qui fut primé au Prix Damase-Potvin 2016. La présente version a été largement modifiée et augmentée.

Une masse noire lui bondit au visage. Une nonne joua de la flûte derrière un bar. Des reptiles dansèrent sur des tables. Un génie aveugle mangea une pastèque empoisonnée. Un garçon perdit ses blocs à la récréation et se retint de pleurer toute la journée. Un clochard déclama la vie de saint François d'Assise en écumant. Il fit froid et humide.

Le monde disparut.

Révolus les bars bruns. Les tours grises. L'agitation ensablée. Les rêves circulaires. Les regrets au carré. Parents et amis. Anne pour la vie.

Tout crissa le camp.

Marlon se réveilla en vomissant eau et bile, empêtré dans un gros tas de flétans morts, l'esprit et les muscles en compote, brûlé par le sel et l'alcool, avec un beau ciel bleu, tellement bleu, tout droit devant lui, au coin taché d'un nuage en forme de chat, comme collé par-dessus, qui le regardait, et autour, du silence, un silence peuplé de vagues et d'oiseaux invisibles. Marlon perdit beaucoup de temps à essayer de dégager un sens de cet assemblage de formes et de couleurs qui l'avalait, en repassant tout son bagage d'expériences contradictoires et de mythologies à icônes, puis il se leva en grimaçant et en glissant sur ce qui s'avéra être le pont d'un chalutier, un chalutier rouge et blanc avec une cabine ornée de lettres peintes qui disaient *Personne*.

Marlon s'appuya au bastingage. De l'eau. Partout, dans toutes les directions, de l'eau blanche, avec rien dessus et des énigmes dessous. Le chalutier dérivait doucement. Le chat dérivait lui aussi, dos arqué il se tassait sur lui-même, prêt à sauter vers l'horizon, vers de nouvelles mouches à chasser. Marlon se retourna pour inspecter sa prison. Il mit un temps inouï à voir. À le voir. Lui. Immobile devant

la porte de la cabine pourtant tout près, bras huilés épaules poussiéreuses, en cuir et en os, qui le dévisageait avec ses yeux verts, planté au beau milieu de chez lui depuis le début.

Le capitaine du *Personne*.

— Qu'est c'est ça, encore ?

Dit le capitaine, et il s'approcha en claudiquant comme un loup cassé.

— Pogne ton boute.

Comme ça, pas de niaisage, juste :

— Enweille.

Et montrant l'exemple, il attrapa un coin du filet tendu au cul du chalut. Marlon ouvrit la bouche. La referma. Des impressions d'insignifiance de petitesse l'été un autre dans le garage avec son père, le jour qui brûle dehors et les caresses du béton et de la pénombre à l'intérieur, aujourd'hui on change les pneus, pogne ça, pis ça, pas comme ça, donne-moi ça, des réflexes de refus des envies d'être ailleurs, courir quelque part où il n'y aurait rien à fuir, écouter le vent dans les branches en lisant des livres pleins de dangers, regarder approcher un orage en fumant sur le cap, n'importe quoi qui ne soit pas obligé là maintenant, Marlon ne réagit pas. Ignorant le filet il regarda son père être son père jadis dans son garage en mer forestière, son vaisseau de projets et de rêves et d'outils et de coulisses d'huile à moteur, en se demandant si on avait vu alors, si on avait compris que derrière sa face de mépris, au fond, ces rêves manuels de façonnement et d'occupation du territoire, il en avait conçu de l'admiration, en avait eu envie lui aussi.

— Qu'est c'est t'attends ?

Marlon vit apparaître un poing, juste sous son nez, et dans le poing, du fil tressé, et au bout du poing, le capitaine qui le regardait avec du serpent dans l'œil, exaspéré. Rêveries chassées le chalutier réapparut dans toute sa beauté crue. Marlon oublia le garage et la forêt de ses premières inquiétudes et il fit quelque chose qu'il ne parvint d'abord pas à s'expliquer : il prit son bout du filet. Ses yeux se recouvrirent d'une pellicule nouvelle. Quelque chose, enfoui en lui, se dégageait. Du vouloir en hibernation. Il regarda avec surprise ses bras et ses mains qui n'avaient jamais fait ça et qui se mouvaient quand même, dans le brouillard Marlon imita le capitaine jusque dans le tri, l'éviscération, la mise en glace des poissons, puis dans le lavage du parc et la remise à l'eau de la poche, et après encore, dans la cuisine à la poêle dîner comme souper du poisson au poisson dans le jus de poisson, et jusqu'au loisir dans la cabine tous les deux côte à côte à la petite table sous l'ampoule chacun avalé par sa propre partie de solitaire, toute la journée Marlon imita, éprouva, dans la répétition, une qualité inédite de patience et d'ennui, lèvres closes, en acceptation du temps, du sensible, sidéré de pouvoir, d'y être.

Jusqu'à la nuit.

Jusqu'à sommeil.

Anne pour la vie vint dans la pénombre s'allonger à ses côtés, embrasser ses paupières, regarder son corps abandonné écouter son souffle, chercher l'homme dans ce garçon éternel recroquevillé sur ses mauvais rêves et s'étonner d'en être émue à en pleurer, caresser sa peau avec ses cheveux, murmurer des mots connus d'elle seule et partir, en silence, regagner le rivage, la terre, son chemin par et pour elle.

Marlon se réveilla dans la cabine, sur une pile de vieux manteaux, sans souvenir d'avoir rêvé, dos cassé cœur léger, léger de réintégrer qu'il n'était plus là-bas dans l'avant, mais ici, en eaux extraordinaires, en vie. Dans un sursaut il eut envie d'exploser de se répandre en justifications et en questions, mais le silence et la monotonie du *Personne* avaient des qualités de vastitude qui agirent comme un ordre, il se tut. Le capitaine était à côté, à la barre, absorbé. Marlon était affamé. Impatient de retrouver le pont, de voir défiler l'eau de la sentir charger l'air, embrasser ses mains et ses lèvres. Marlon regarda la mer. La mer qui lui disait tout le ridicule de la colère qui avait été sa façon de respirer, de faire et de voir le monde. Colère idiote. Colère morte. Marlon regarda en lui et n'y trouva plus que la volonté de vivre ça, tout ça cet inespéré au sens encore vierge, sans chercher à le nommer, de peur que le fil se rompe.

Marlon et le capitaine reprirent les mouvements. Bleu argent des jours et des nuits passèrent, sans mot, d'application en contemplation. Entre les tâches Marlon chercha son reflet dans le ciel et dans l'eau, pour n'y surprendre que de la lumière et des ombres, sa lumière, ses ombres. Dans ces derniers moments, lorsqu'il n'y avait rien d'autre à faire que de ressentir et laisser les réflexions se dégager du vide, Marlon malgré lui revenait à avant, sa vie d'hier seulement, déjà lointaine. Il se disait : Si on avait pu partager davantage de silence, se lier et s'apaiser par lui, on n'aurait pas eu à compenser par l'écriture et les cris, et peut-être qu'on aurait mieux vécu, qu'on aurait pu. Et : Malgré tous les râteaux sournois et autres humeurs qui bouillent sous ma calotte, malgré ces mots et ces gestes hameçons qui ont mal dit, parents et amis, mes nécessaires lucides piliers et bouées qui comprenez, artisans de ma survie, les plus

solides des Amérindes et des Vieux Pays réunis, et Anne pour la vie, la force la beauté vives, artiste de l'instant et du souvenir, dans la pensée comme l'agir, toujours fine jamais frêle, Anne mon coup de cœur en pleine face, vous, sachez que je vous ai aimés de tout ce que je suis. Puis : Tout ce temps perdu à vadrouiller, pomme de conte après pomme de conte croquées à demi, mises en piles incertaines, lancées aux portes et aux visages, dans ta piscine pleine de feuilles, et le cidre encore le cidre toujours, des hectolitres de cidre en cascade en câlce, d'escaliers en balcons et par les côtes et les ruelles jusqu'aux feux de jeunesse sur la grève... Perdu ? Ou : Ces œillères, comment avoir pu les laisser se visser à mes tempes et rouiller là au gré des averses, comment n'être arrivé qu'à voir le précipice devant et rien autour, de tout ce qui s'offre à chaque seconde entre les mailles, d'ici au bout du monde, ces choses à faire et à dire, qui sont possibles aussi ?

Un soir au moment de flottement à la fin du labeur Marlon en train de cogner des clous entendit une voix venue des côtes perdues, un chant des mots connus qui glissèrent sur les flots jusqu'à ses oreilles, l'écho de ce qui avait été entrevu l'été encore et l'automne le dernier, et qui n'avait pas réussi à trouver comment exister. L'écho disait :

*dans la cabane refuge
dans la canopée
de la cité
chair et verte
le sang qui pulse qui brûle
dans nos sexes
et nos cœurs qui se calment*

*au creux des paumes
 malgré les nœuds
 regarder s'ébattre
 juste là au bout de nos pieds
 tous les livres les danses les musiques
 revendiquer la naïveté
 et foncer lucides
 dans nos rues
 en se riant des ornières
 des pièges
 et des inconnus
 je sais
 ce n'est pas grave
 c'est déjà beau
 c'est déjà chance
 dans la défriche des jours
 les ombres bleues
 d'avoir pu voir
 d'avoir pu vivre
 une autre saison
 au fond de tes yeux*

Les mots résonnèrent tard dans la nuit. Marlon les écouta s'évanouir dans le son des vagues, assis contre une caisse, en regardant les étoiles et la lune. Juché. Caché. J'aurais tant voulu. Marlon ferma les yeux et il retourna s'allonger dans sa cabane dans les arbres de la ville. Il alluma toutes les lumières et il la traversa en s'attardant à chaque mur, chaque tableau, chaque meuble, chaque parquet, saluant de pièce en pièce tout ce qui y était advenu, tous les rires et tous les sanglots, et les espoirs et les craintes, l'histoire d'un instant, une dernière fois.

Lorsque Marlon rouvrit les yeux le capitaine se tenait debout devant lui, immobile sous le reflet de la lune, main tendue.

— Viens.

Marlon se leva. Marlon se dressa et fit face au capitaine et alors le capitaine sans signe annonciateur fit quelque chose que Marlon ne l'avait jamais vu faire, qu'il avait cru impossible, quelque chose d'inouï, de terrible : il sourit. Un sourire plein, un sourire franc, tout son visage, toute sa personne devenue sourire. Marlon reconnut des dessins sur ses lèvres, sur ses joues, dans la fresque de ses rides, des dessins qu'il n'avait jamais remarqués et qu'il avait pourtant déjà vus. L'hiver sous les épinettes la tournée des collets dans la neige, la joie de la marche les raquettes avides et les sons clairs branches et glace, le froid le cœur qui cogne dans la peau et les doigts, voir, tenir un lièvre mort pour la première fois, et le vent dans la face, dans les yeux, comprendre, confusément, entrevoir, l'idée du rite, de la transmission, d'un partage. L'automne armés de sécateurs, de haches et de pioches débroussailler une enclave donnant sur les champs, l'excitation palpable, contagieuse, une première étape, regarde, le vois-tu, ce sera solide, ce sera beau, un camp un vrai du gros pin un toit immense, comme grand-papa, comme les ancêtres, on ne s'érige pas qu'un abri ces rondins ces lits de sapin ce poêle en fonte ce sera un temple, à l'amitié, la famille, ce sera notre lieu notre fabrique à présent et à souvenirs. L'été des pluies folles de la grande crue du déluge, la rivière qui déborde qui emporte les arbres et les chalets déserts et le grondement des pierres qui roulent au fond du courant, le souvenir d'autres sourires, sourire de garçon sourire de père aux pieds des terres inondées, l'eau aux genoux juste pour

dire l'eau qui glace malgré la canicule, se faire peur, pour de rire, ce spectacle loin des autres le nôtre, la nature la beauté de sa puissance indifférente, une excitation irrépressible malgré le désastre, la maison est sauvée et on est en vie alors, alors ça ira, on peut, trouver la fête là où il ne faut pas.

Marlon vit tout ça défilé, ces moments enfouis et bien d'autres, toute la chaîne de sourires négligés, réveillés par celui du capitaine. Et en filigrane, dans la pénombre, encore d'autres, ceux d'Anne. Doux, vifs, moqueurs, et toute la colère qu'ils masquent. Entre les mots et les caresses à l'abri du matin des chambres sans fenêtres. Aux balcons à côté du sommeil où se scellent les pactes et les trahisons. Sur les canapés rouges et peau comme des autels aux corps et aux vêtements à l'abandon. Dans les parcs d'herbe les parcs de neige les parcs de sang. En ces salles d'amour et d'impatience posées partout au gré des pas, sur les pavés les façades et les gens. Et sur la berge, derrière la pierre et les voix, la première, la dernière, près du pont noir et de l'eau invisible où s'est conçu le rêve aussi immense qu'impossible... Qu'une brise, Anne passa, sa mémoire, de la proue à la poupe dans les cordages, les cheveux, entre les doigts, disparue, déjà, encore une fois. Marlon ferma les yeux et prit le temps d'inspirer la rémanence de son musc de douleur et de tendresse, puis il rouvrit les yeux et réintégra le pont.

Le capitaine s'était rapproché. Il était rendu tout près, nez à nez, souffle à souffle. Marlon ressentit la morsure d'une larme qui lui avait échappé et qui descendait sur sa joue pour y sécher. Le capitaine posa ses mains noueuses sur les épaules de Marlon. Le regarda droit dans les yeux. Et dit :

— C'est correct.

Correct.

Marlon sourit, malgré lui son visage se laissa tenter et une lueur de rire et de musique poussa dans ses traits, la première depuis des lunes impossibles à compter.

— Pis maintenant va te coucher.

Oui.

— Ça va aller.

Marlon étreignit le capitaine une accolade une seconde puis il rentra dans la cabine et il alla s'emmitoufler dans ses vieux manteaux. Juste au bord du sommeil, il murmura un mot, le premier qu'il prononçait au cours de sa vie à bord du *Personne*. Il dit :

— Merci.

Le dernier mot.

Le capitaine ne répondit pas. Il s'était assis sur un banc contre le mur, à côté de Marlon, pour le veiller, et il s'était endormi avant lui.

Marlon se laissa porter ainsi, des semaines, des mois peut-être, difficile à dire, dormant, pêchant, rêvassant, pêchant. Pêchant? Des impressions de se contempler depuis le sommet du monde, à des kilomètres tout son corps réduit à un point, un accroc, des sentiments en alternance de puissance et de fragilité, et, toujours, l'ivresse de l'abandon. À la dérive partout et nulle part à la fois, invisible, contraint par vents et marées, confiné, respirant pourtant un absolu de liberté. Un spectre. Marlon le spectre du *Personne*.

Par crépuscule frais et mauve un soir Marlon ivre de vent se tenait solide sur la proue du *Personne* il regardait les flots se fracasser contre la coque il rayonnait et rayon-

nait il lui poussait des cicatrices hilares partout à l'intérieur aux endroits des blessures anciennes au fond qu'importent l'usure et les autres Marlon sauvé Marlon debout puis tout d'un bloc en périphérie droit devant lui cerné déjà sans annonce la bourrasque les vagues les traits arrachés à l'horizontale noir rouge vert le ciel et la mer qui explosent le *Personne* brindille qui choque en tous sens Marlon revola sur le pont il rampa jusqu'à la cabine et à l'intérieur une barre folle solitaire qui danse et les secondes les minutes les vies passent et toujours rien pas de capitaine ni de repère et pourtant nulle peur nulle peine et les vitres volèrent en éclats et les caisses les filets valsèrent à l'oubli sur monts et vaux mouvants l'ultime charge du *Personne*, Marlon agrippa la barre, Marlon hurla, Marlon plongea ses yeux dans celui de la tempête et il rit, et rit, et rit.